

ACTES

Journée d'information

vendredi 23 octobre 2009 - Pont-à-Mousson (54)

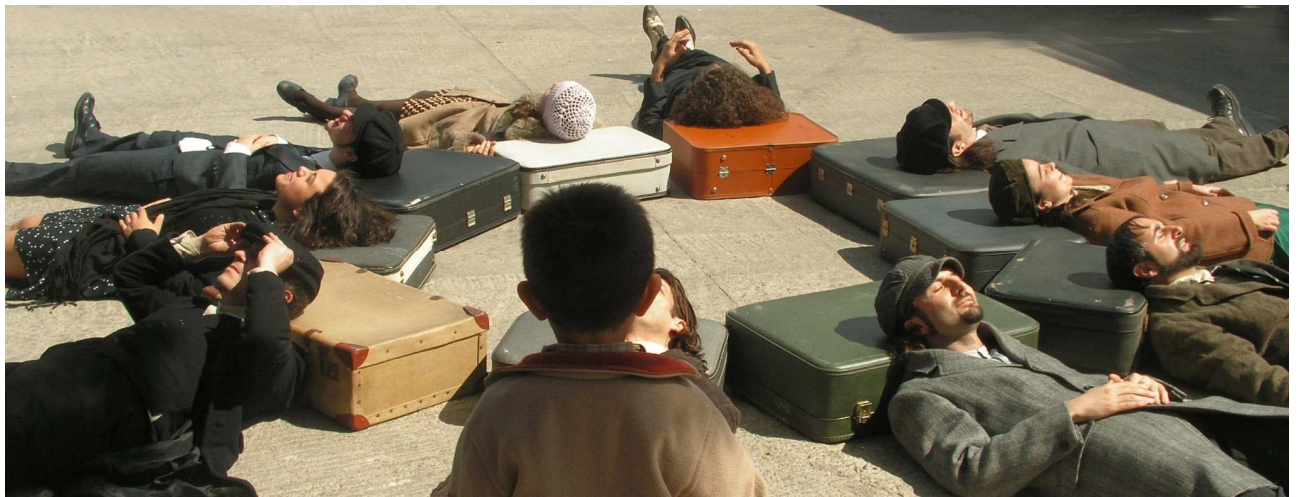


Photo : © Jérôme Devaud/Cia Kamchatka
www.kamchatka.cat

LES ARTS DE LA RUE : ÉCRIRE, FABRIQUER ET RACONTER DES HISTOIRES AU PLUS PRÈS DES HABITANTS...



L'association Musique et Danse en Lorraine et la FALAR (Fédération Alsace-Lorraine des Arts de la Rue), soucieuses de favoriser le développement des arts de la rue en région, se sont associées pour proposer un temps d'échange et de réflexion permettant aux élus, personnels des collectivités territoriales et professionnels de la culture de découvrir ou redécouvrir les arts de la rue.

Cette rencontre s'est déroulée en préambule de « Rue Libre ! », journée internationale des arts de la rue et de la libre expression dans l'espace public qui s'est tenue, pour l'Alsace-Lorraine, le 24 octobre 2009 à Pont-à-Mousson, organisée par la FALAR et la Ville de Pont-à-Mousson.

Définition des Arts de la Rue selon HorsLesMurs :

« On désigne communément par le terme « arts de la rue » les spectacles ou les événements artistiques donnés à voir hors des lieux pré-affectés : théâtres, salles de concert, musées... Dans la rue, donc, sur les places ou les berges d'un fleuve, dans une gare ou un port et aussi bien dans une friche industrielle ou un immeuble en construction, voire les coulisses d'un théâtre. De la prouesse solitaire à la scénographie monumentale, de la déambulation au dispositif provisoire, de la parodie contestataire à l'événement merveilleux, les formes et les enjeux en sont variés, les disciplines artistiques s'y côtoient et s'y mêlent. »

De par leur multidisciplinarité, les arts de la rue sont un moyen de sensibiliser les publics à l'ensemble des disciplines artistiques. En effet, il y a une relation privilégiée entre les arts de la rue et leur public qui se noue dans la rencontre fortuite entre les artistes et les populations. Dès lors, il ne s'agit plus d'amener les publics aux oeuvres mais d'amener les œuvres aux publics plus larges (la rue n'opère pas de sélection) et plus libres (la rue est un espace ouvert).

Journée organisée en partenariat avec Rue Libre !, HorsLesMurs, la Ville de Pont-à-Mousson, le Parc Naturel Régional de Lorraine et l'Abbaye des Prémontrés.

SOMMAIRE

OUVERTURE ET PRESENTATION DE LA JOURNEE	4
I. LES ARTS DE LA RUE : DEFINITION, ESTHETIQUES ET ENJEUX.	5
1. Les arts de la rue au niveau national	5
2. Les arts de la rue en Lorraine.....	7
II. TEMOIGNAGES	8
1. Accueillir une compagnie sur son territoire : l'installation du Théâtre de l'Unité à Audincourt (25)	8
2. Un festival arts de la rue : "RenaissanceS" à Bar-le-Duc (55).....	9
III. TABLES RONDES	12
1. Quel projet culturel au service d'un territoire ?	12
2. Les arts de la rue : une organisation spécifique (programmation, technique, logistique, utilisation de l'espace public...)	17
IV. SYNTHESE ET CLOTURE DE LA JOURNEE.....	22
ANNEXES	25
Liens utiles	
Programme de la journée	

Modérateur :

Pierre Prévost, Directeur artistique de la compagnie Acidu et secrétaire National de la Fédération Nationale des Arts de la Rue.

Intervenants :

Patricia Demé, Adjointe au Directeur de HorsLesMurs (Centre National de Ressources des Arts de la Rue et des Arts de la piste).

Alexandra Postal, Assistante Administrative à Musique et Danse en Lorraine.

Yves Adami, Adjoint au Maire d'Audincourt chargé de la Culture (25).

Daniel Bersweiler, Adjoint au Maire de Bar-le-Duc chargé de la Culture, du festival RenaissanceS et de l'Animation Culturelle (55).

Bernard Guillemin, Consultant et Président de Scènes et Territoires en Lorraine (54).

Nicolas Turon, Metteur en scène, Directeur du festival Nouvelles Pistes à Thionville (57).

Paulo De Oliveira, Agent de développement culturel à la (COPARY) Communauté de Communes de Revigny-sur-Ornain (55).

Jenny Bernardi, Directrice du collectif Métalu à Chahuter à Loos (59).

Catherine Laurent, Programmatrice bénévole du festival Contrebande à Revin (08).

Christian Schnell, Directeur de Moselle Arts Vivants (57).

Nous remercions la compagnie « Quelque Part » (Strasbourg) et « Les Clandestines » (Strasbourg) qui ont offert des interventions artistiques au cours de cette journée.

OUVERTURE ET PRESENTATION DE LA JOURNEE

Marc Léonard (Directeur de Musique et Danse en Lorraine), Michael Monnin (Président de la FALAR).

Marc Léonard

L'association régionale Musique et Danse en Lorraine, soutenue par la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Lorraine et par la Région Lorraine, a pour mission, entre autres, d'organiser ce genre de rencontre en termes d'information et de formation. Nous avons décidé de faire un travail sur les arts de la rue en partenariat avec la FALAR et avec le soutien du Parc Naturel Régional de Lorraine et de la Ville de Pont-à-Mousson.

Cette journée a pour objectif de présenter les arts de la rue pour ceux qui ne les connaissent pas, pour détailler ce qui se fait aujourd'hui, pour faire aussi un point sur la situation des arts de la rue sur le plan national et plus particulièrement en Lorraine.

Plutôt que de vous faire un long discours, je voulais simplement vous lire un extrait d'un article intitulé « *Théâtre de rue : la subversion à l'assaut des villes* » de Violaine de Montclos (sociologue journaliste) :

« Ce théâtre là est populaire, mille fois plus que son lointain cousin aux fauteuils de velours et c'est sans doute le phénomène artistique le plus frappant actuellement. A chaque festival, à chaque défilé urbain, des centaines, des milliers de gens toujours plus nombreux se pressent, se poussent, se mettent sur la pointe des pieds ou sur les épaules du voisin pour voir, pour goûter à la fête collective avec la liberté de s'éloigner dès que l'ennui les prend, avec le bonheur de se laisser déstabiliser, surprendre, sans avoir réservé leurs places ni payé un centime. Un public qui se fait et se défait au gré des plaisirs, des lassitudes, des averses ou des rayons de soleil. Un public qui n'en est pas un. Un peuple tout simplement, pas loin du rêve de Jean Vilar. »

Michael Monnin

FALAR veut dire « Fédération Alsace-Lorraine des Arts de la Rue ». Ça veut dire aussi « parler » en portugais. Cette fédération a deux ans d'existence et regroupe artistes et structures en Alsace et en Lorraine.

On se pose souvent la question de la définition des arts de la rue. Il y a des conteurs, des comédiens, des plasticiens... Les artistes qu'on retrouve partout dans le spectacle vivant, sauf qu'ils ont un dénominateur commun : ils ont choisi de « raconter des histoires au plus près des habitants », de faire partager leurs démarches artistiques au plus près de la population. En tout cas, ce sont des artistes qui ont décidé d'aller vers le public et de ne pas attendre que le public aille vers les artistes.

La FALAR, en partenariat avec Musique et Danse pour cette journée, s'inscrit dans le temps de « Rue Libre », journée internationale des arts de la rue.

La journée du samedi 24 octobre est organisée en partenariat avec la Ville de Pont-à-Mousson et la Région Lorraine. On a imaginé ce « Rue Libre » en deux temps :

- une journée d'information ;
- des spectacles en soirée et le lendemain (inauguration de « Rue Libre » à la Mairie de Pont-à-Mousson).

Pierre Prévost

Nous allons faire un voyage à travers le monde des arts de la rue auquel nous sommes particulièrement attentifs. Toute la journée, je vais vous accompagner, essayer de ne pas « choper » la parole mais plutôt la distribuer.

I. LES ARTS DE LA RUE : DEFINITION, ESTHETIQUES ET ENJEUX

1. Les arts de la rue au niveau national

Patricia Demé

HorsLesMurs est le centre national de ressources des arts de la rue et des arts du cirque. Je pense que c'est le seul au monde (encore une exception culturelle française) qui soit en tout cas mis en place et organisé par le Ministère de la Culture. HorsLesMurs est né en 1993 (même si les arts de la rue existent depuis 2 500 ans). Mais ils se sont organisés à partir des années 70 où, pour reprendre une parole de Bruno Schnebelin de la compagnie Ilotopie : « *les artistes sont sortis dans les rues parce qu'il faisait trop froid dans les théâtres* ». On est après mai 68.

Définir les arts de la rue, est très difficile, d'abord parce qu'ils sont pluridisciplinaires. Quand, au début des années 70, la première manifestation un peu fédératrice a été organisée à Aix-en-Provence (*Aix ville ouverte aux saltimbanques*), tous ces artistes qui travaillaient chacun dans leur ville ou dans leur région se sont rencontrés et se sont dit « *ça existe ailleurs* ».

En 81 est créé à Marseille le premier Centre national de création pour les arts de la rue, dénommé Lieux publics. Il existe toujours. Ce lieu, dirigé à l'époque par Michel Crespin, s'est donné deux missions : la création en espaces publics et concentrer l'information pour mieux pouvoir la diffuser. Le premier centre de documentation sur les arts de la rue est donc créé. Il a donné naissance au premier guide annuaire, le Goliath.

HorsLesMurs a continué ce travail d'information à partir de 93 puisqu'il était important qu'un centre de ressources puisse centraliser pour mieux diffuser les informations à tous les acteurs de ce secteur. Il y a les artistes mais aussi les diffuseurs (acheteurs des spectacles) et tous les métiers techniques et administratifs autour de ces arts.

Dans les missions d'information de HorsLesMurs, il y a la publication du Goliath, des publications papier, un site (www.horslesmurs.fr) qui est une base de

données en ligne (tous les acteurs du Goliath s'y retrouvent). Par ailleurs, HorsLesMurs édite également des DVD. Le DVD « Esthétique des arts de la rue » est une manière de présenter en France et au reste du monde les esthétiques multidisciplinaires des arts de la rue qui sont très visuelles.

A HorsLesMurs, on reçoit beaucoup de français mais énormément d'étrangers puisque les arts de la rue français s'exportent très bien, notamment au Japon, en Corée, en Amérique du Sud... Beaucoup de programmeurs de ces pays là passent à HorsLesMurs et viennent voir les images dont nous disposons dans notre vidéothèque.

Le DVD « Esthétique des arts de la rue », a été conçu pour présenter toutes les disciplines présentes dans l'espace public et la manière dont elles pouvaient être répertoriées.

Visionnage du DVD de HorsLesMurs « Esthétique des arts de la rue » tourné dans le cadre du Temps des arts de la Rue (Production HorsLesMurs, octobre 2006).

Ce DVD a été diffusé à tout le réseau ONDA (Office National de Diffusion Artistique), soit plus de 600 structures qui programment du théâtre en salle. Il a été diffusé aussi à tout le réseau AFAA (Association Française d'Action Artistique), maintenant Cultures France, les centres culturels français à l'étranger.

QUESTIONS

Pascal Jaskula (Directeur de la Passerelle à Florange)

Mon intervention n'a rien à voir avec l'intervention de Patricia. Quand je regarde le programme de la journée, où sont les décideurs politiques parmi les intervenants ?

Marc Léonard

Tout le monde a été invité à cette journée. La DRAC Lorraine devait être représentée par un ou deux conseillers mais qui sont en réunion nationale à Paris. Il y a un certain nombre d'élus des collectivités locales qui sont là.

Emmanuel Fleitz (compagnie Man'ok)

Il n'y a pas de programmeurs de théâtre. Par rapport aux arts de la rue, il y a un côté théâtre avec l'intelligence du théâtre mais, pour les gens du théâtre, la multidisciplinarité des arts de la rue fait qu'on est peut-être des gens qui sont moyens un peu partout. La question du théâtre, de mettre les gens dans le noir dans un espace confiné fait qu'on peut se décaler par rapport à l'existence et au quotidien. Donc il faut faire attention aussi. Etre « au plus près », c'est pas forcément où les habitants s'attendent à être mais c'est aussi les envoyer sur des choses qui n'ont rien à voir, qui peuvent faire violence. Quand on voit la question de « *la subversion à l'assaut des villes* », comme le disait tout à l'heure Marc Léonard, il y a un problème qu'on rencontre de plus en plus : qu'est ce qu'un spectacle de rue ? Vu que c'est gratuit, qui est-ce qui le paye ? Et en vue de « qui est-ce qui le paye », on arrive sur la confusion « spectacle de rue/animation culturelle »... L'animation municipale d'été, par exemple, programme des spectacles de rue. C'est choisi par rapport au bon ton.

On parlait de national/international et il y a un point qui est assez délicat par rapport aux arts de la rue : comment défendre des spectacles au niveau local ? Parce que pour exporter un spectacle, il faut qu'il y ait des soutiens au niveau local.

Patricia Demé

Je n'interviens pas trop sur le politique. Je peux simplement rappeler que, par exemple, la région Midi-Pyrénées ou la Ville de Toulouse ont laissé partir le Royal Deluxe¹ et que depuis, ils s'en mordent les doigts. Ils le rappellent à chaque occasion. Nul n'est prophète en son pays. Mais c'est tout un travail de sensibilisation qu'il reste à faire au niveau des compagnies et de leurs accompagnateurs. On sait que les lieux de fabrique ou de résidence sont souvent très fédérateurs et permettent d'inviter et de faire voir sur la continuité. On sait qu'il faut du temps.

Pierre Prévost

Il faut du temps, ça dépend des territoires. Il y a des territoires qui sont allés très vite aussi.

Alexandre Birker (Directeur de Scènes et Territoires en Lorraine)

Quelle est la part des festivals d'arts de la rue par rapport aux festivals de théâtre ? On évoquait les difficultés de diffusion des arts de la rue mais je constate qu'il y a pas mal de choses qui se passent. Avez-vous une idée au niveau national ? Et, est-ce qu'il y a des expériences qui existent sur le rural ? On voit que c'est très urbain. Le terme revient à plusieurs reprises dans le film. Est-ce que les arts de la rue peuvent s'adresser à de plus petites jauges qu'à des foules concentrées dans des agglomérations ?

Patricia Demé

250 festivals de rue de toutes formes et de toutes importances sont répertoriés sur la base de données de HorsLesMurs. Je voudrais rappeler aussi que la difficulté de la diffusion n'est pas spécifique aux arts de la rue. Autant il n'y a pas de problèmes sur la création d'œuvres, autant on sait que les moyennes nationales de diffusion sont de deux fois et demie pour une création. Quant aux milieux ruraux, il y a, en tout cas au niveau des arts de la rue, des saisons qui se développent. Ça marche très bien, ça draine un public de plus en plus nombreux. Le SOAR (Secteur Ouvert des Arts de la Rue) qui est en région Rhône-Alpes travaille sur une quinzaine de villes, de petites villes ou de villages, et Pronomade(s) (en Haute-Garonne) qui est aussi une saison, s'étend de mai à octobre et programme deux week-ends par mois des spectacles de rue dans les petits villages ou les petites villes. C'est un bon moyen d'aider à la diffusion et ça peut être une idée pour la région. C'est en tout cas un moyen qu'ont trouvé les diffuseurs de ces régions d'intéresser plusieurs petites villes pour accueillir des spectacles chez eux.

Pierre Prévost

Il y a aussi de plus en plus de festivals qui commencent à faire des préalables ou des accompagnements autour du lieu.

¹ Compagnie de théâtre de rue française fondée en 1979, basée à Nantes depuis le début des années 1990 et qui se produit dans toute la France et à l'étranger (La troupe a quitté St Jean du Gard fin 1984, pour occuper un château près de Toulouse. La municipalité accepte l'occupation des lieux mais n'accorde aucune aide financière).

2. Les arts de la rue en Lorraine

Présentation de l'étude menée par Musique et Danse en Lorraine

Alexandra Postal, Marc Léonard.

Marc Léonard

Il faut prendre cette étude avec beaucoup de précautions dans le sens où ce n'est pas un état des lieux exhaustif, ni un diagnostic précis. Nous nous sommes adressés à un certain nombre de compagnies dont la liste a été dressée en partenariat avec la FALAR. Nous leur avons envoyé un questionnaire très succinct. Il faut savoir aussi que cette étude a été menée sur deux mois, dans une période difficile pour les compagnies puisqu'elles préparent la saison, elles n'ont donc pas toutes répondu, ou de manière parcellaire.

On voulait simplement avoir une petite photographie en région pour les besoins de cette journée.

Il est possible d'envisager, pour l'année 2010, un état des lieux beaucoup plus exhaustif sur les arts de la rue en Lorraine.

Alexandra Postal

L'étude aborde trois points principaux :

- une présentation des compagnies ;
- la diffusion des compagnies ;
- la situation économique des compagnies.

La présentation est faite de façon globale et ne sera pas nominative. Les questionnaires ont été envoyés majoritairement par courriels à 50 contacts.

Une compagnie nous a répondu qu'elle avait cessé ses activités, 3 autres nous ont indiqué qu'elles n'étaient pas dans le registre des arts de la rue, 26 n'ont pas donné suite et 20 nous ont transmis le questionnaire complété, ce qui équivaut à 43% de réponses.

Suite à l'analyse des données, on peut constater que :

- la plupart des compagnies sont pluridisciplinaires, dont une grande majorité dans les domaines du théâtre et de la musique ;
- la majorité des structures a un statut associatif ;

- les compagnies produisent un grand nombre de leurs spectacles elles-mêmes ;
- nous pouvons observer une précarité des emplois ;
- le budget moyen des dépenses en 2007 pour une compagnie est de 94 545 € et de 101 531€ pour 2008 (4 compagnies ont leur budget supérieur à ces deux moyennes et 8 ont un budget inférieur) ;
- le budget moyen des recettes pour une compagnie en 2007 est de 114 000 € et de 124 200 en 2008 (5 compagnies ont leur budget supérieur à ces deux moyennes et 7 ont un budget inférieur) ;
- environ la moitié de leurs dépenses sont consacrées aux salaires des intermittents ;
- en 2007, les subventions représentaient 37,93% des recettes et 36,62% en 2008.

Marc Léonard

Voilà un domaine artistique qui arrive à dégager une part importante d'autofinancement. Comme je vous le disais au début, il faut être très prudent avec ces chiffres. Par exemple, concernant les budgets, on se dit qu'il y a plus de recettes que de dépenses, que tout va bien dans ce champ socio-économique. Ce n'est pas la bonne interprétation. Comme nous vous le disions, ce ne sont pas forcément les mêmes compagnies qui ont répondu aux différentes questions. Donc cet élément comparatif ne pourra se faire que sur un état des lieux très détaillé. Ceci dit, la tendance est claire : par rapport à d'autres champs artistiques, le spectacle de rue est un des domaines artistiques où il y a le plus d'autofinancement, ce qui est preuve de bonne santé, au moins par rapport aux subventions. Effectivement, les contributions de l'Etat ont progressé, sachant que ce chiffre est surtout dû à l'augmentation de subventions de deux compagnies.

En terme d'équilibre budgétaire, c'est peut-être le seul domaine artistique où l'on voit plus de 30% d'autofinancement et c'est extrêmement important.

II. TEMOIGNAGES

1. Accueillir une compagnie sur son territoire : l'installation du Théâtre de l'Unité à Audincourt (25)

Yves Adami

Le Pays de Montbéliard est une agglomération qui compte 120 000 habitants, 29 communes, une ville centre de 30 000 habitants (Montbéliard). Il se caractérise par trois données :

- une population ouvrière liée à la production d'automobiles sur la région ;
- une forte influence du protestantisme ;
- la présence du Théâtre de l'Unité.

En 1991, le Théâtre de l'Unité arrive à Montbéliard pour diriger la Scène nationale. La compagnie naît de la rencontre de trois personnes : Jacques Livchine, Hervée de Lafond et Claude Acquart, en 1972. 68 est passé par là. Ils créent le Théâtre de l'Unité et se sentent immédiatement à l'étroit dans les théâtres de la région parisienne. Ils sortent des murs et s'adressent à un public beaucoup plus large, populaire. On peut dire que le Théâtre de l'Unité constitue parmi d'autres le pionnier de ce théâtre de rue.

Ils arrivent à Montbéliard, qui à l'époque, a une équipe municipale de droite. Immédiatement, le Théâtre de l'Unité s'installe dans ce pays ouvrier avec une création qui s'imprègne de la réalité sociale et industrielle de cette région. J'étais un de ceux qui ne croyaient pas à cette initiative. La tradition voulait que le soir du réveillon, on se retrouve entre amis, qu'on fasse la fête, et là, le Réveillon des Boulons réunit plusieurs dizaines de milliers de personnes et c'est la fête dans les rues de Montbéliard.

Pierre Prévost

C'est ça qui a été important pour vous ? Les faire venir à Audincourt ? Parce qu'il y avait quand même le Centre d'Art et de Plaisanterie qu'ils ont installé à Montbéliard.

Yves Adami

En créant le Centre d'Art et de Plaisanterie (Scène nationale), il y a eu cette volonté de mettre en place une « institution anti-institutionnelle » et donc de provocation de la part du Théâtre de l'Unité. Toute leur

démarche est de provoquer les édiles mais c'est également une très grande tendresse à l'égard de cette population ouvrière du Pays de Montbéliard.

En 2000, fatigué par les contraintes administratives d'une Scène nationale, le Théâtre de l'Unité pose son tablier et immédiatement, le Maire actuel, Martial Bourquin le rencontre. C'est de cette manière que le Théâtre de l'Unité vient s'installer à Audincourt (15 000 habitants), à 5km de la Scène nationale de Montbéliard. Comme toutes les villes du Pays de Montbéliard, c'est une ville ouvrière.

Le Théâtre de l'Unité s'installe dans un ancien petit commerce, qui prend feu. C'est un acte criminel. Donc au départ, il n'est pas accueilli de manière unanime. En 2002 on installe le Théâtre de l'Unité dans une ancienne filature. La particularité, c'est que la ville ne les finance pas. Elle les accueille en mettant à leur disposition plusieurs centaines de mètres carrés : une salle de répétition, qui est très vite devenue une salle de diffusion, et une maison de maître pour leurs activités administratives.

Le Théâtre de l'Unité met en place la Brigade d'Intervention Théâtrale et des ateliers théâtre. Depuis, ils continuent de rayonner dans le monde entier. Ils travaillent pour la Biennale du Jura Suisse, ils vont au Togo, ils ont de nombreux contacts avec les pays africains, ils vont également au Liban.

A la suite de leur installation, le Théâtre de l'Unité rencontre les forgerons et ils montent un spectacle qui s'appelle les Forgerons. La population se déplace puisque c'est leur histoire. Il collecte cette mémoire ouvrière et rend compte à l'extérieur. Et là, la population adopte complètement le Théâtre de l'Unité.

Pierre Prévost

Vous dites que vous ne les financez pas, que vous les accueillez. Est-ce que vous leur avez donné une mission ?

Yves Adami

La première chose, c'est de leur laisser une totale liberté de création et de leur donner des espaces leur permettant de travailler.

A côté, on accueille 5 plasticiens qui travaillent en collaboration avec le Théâtre de l'Unité. Celui-ci se sentait à l'étroit dans cette configuration de Scène nationale puisque leur objectif est de sortir le théâtre dans la rue. Tous leurs spectacles sont marqués par cette volonté d'aller à la rencontre de leur public.

Pierre Prévost

Est-ce que ça a changé la ville ? La population ?

Yves Adami

Il y a un type de spectacle qui est devenu très important dans le Pays de Montbéliard, c'est les Kapouchniks. La démarche, c'est que le jour du Kapouchniks, les acteurs, amateurs et professionnels, dépouillent la presse et produisent un spectacle spontané sur ses anecdotes. Il y a une dimension sociale et

politique. Et là, dans une petite salle c'est un nombre de personnes important qui se presse, les spectacles sont gratuits. Les gens ne payent qu'à la fin du spectacle s'ils le souhaitent. Comme ça, le Théâtre de l'Unité complète ses finances.

Ils sont subventionnés par l'Etat-DRAC de Franche-Comté, la région Franche-Comté et le département du Doubs.

Actuellement, ils sont en train de travailler sur un spectacle qui s'appelle « Les 80 ans de ma mère » : quelques comédiens se déplacent dans les villages à la rencontre des personnes âgées de plus de 80 ans. C'est l'occasion de récolter la mémoire de ces personnes âgées, des personnes qui ne parlent plus et qui se mettent à parler à la rencontre des comédiens. Elles expliquent à la fois leur vie, leurs amours, leurs difficultés, leur histoire. Donc la communauté d'agglomération du Pays de Montbéliard leur a versé une subvention ponctuelle sur ce projet en 2009.

2. Un festival arts de la rue : « RenaissanceS » à Bar-le-Duc (55)

Daniel Bersweiler

Le festival RenaissanceS, c'est une histoire de 10-12 ans sur la ville de Bar-le-Duc. Ça a commencé en 1996 avec « La ville danse », un événement festif créé à l'époque par la ville, qui se voulait comme une accroche par rapport à l'Histoire puisque nous avons un quartier Renaissance qui, nous dit-on, est le plus bel ensemble qui soit en France sur l'architecture de la Renaissance italienne. Il y avait des spectacles sur la danse Renaissance, des animations en ville, des bals musette et folk, des films sur le thème de la danse au cinéma, des stages de danse... C'était un événement relativement modeste. Les acteurs principaux étaient le CIM de Bar-le-Duc, la Scène nationale de Bar-le-Duc et l'Office de tourisme. Cette manifestation a vécu pendant 2 ans et s'est transformée en quelque chose qui s'est appelée « Événement Renaissance », en 1998. Très vite, en 2000, ça s'est appelé « Festival RenaissanceS ». Les acteurs principaux étaient les services municipaux, dont l'école de musique. Il y avait une dimension très centrée sur la ville et ses habitants. L'objectif était de faire connaître le patrimoine, l'histoire de la ville à travers la création d'un événement festif : des concerts, du théâtre, des conférences, des expositions, du conte, un bal Renaissance, un parcours

dans des jardins Renaissance, un marché et de la gastronomie...

En 2002, il y a eu un virage vers la professionnalisation de la direction du festival et de la programmation et cela a coïncidé avec l'opportunité de crédits européens. Une part très importante des budgets a été consacrée à cet événement et c'est de là que date cette ouverture très forte aux arts de la rue. C'est devenu un festival de théâtre de rue et de musique ancienne avec un marché thématique identifié comme para historique. On ne peut pas parler de reconstitution historique mais il y avait cette accroche avec le patrimoine historique. L'objectif général est le brassage des arts et le décalage. Le festival a toujours cet esprit « Renaissance » avec un « S » à la fin, signe d'un esprit et d'une pluralité d'approches. C'est un événement qui s'affranchit progressivement du rapport à l'Histoire. On a maintenant une ouverture à d'autres quartiers avec une présence de plus en plus forte des arts de la piste.

Les crédits exceptionnels européens se sont taris assez vite. La ville a connu des difficultés au fil des ans à maintenir le festival. Il a rétréci considérablement en durée et il y a une difficulté à conserver les financeurs et le montant des financements.

L'édition 2009, c'était 40 compagnies, une dizaine de compagnies Off, 4 jours d'activité dont 2 jours principaux sur le week-end, des interventions maintenant largement diffusées sur la ville. On a compté 38 000 spectateurs en jauges cumulées et avec un certain nombre d'approches : une démarche de respect de l'environnement, un espace spécifique jeunes publics, l'intervention des arts de la piste, un spectacle de musique, des résidences d'écriture et de création, des interventions auprès des centres sociaux, des maisons de retraite, à la maison d'arrêt, le marché sur le quartier Renaissance existe toujours... Il y a une participation des habitants dans plein de dispositifs : un atelier déco, un atelier couture qui produit des costumes... Les habitants s'impliquent également dans la billetterie, dans les spectacles. Autre élément : les Flâneries Renaissance, c'est un spectacle d'une troupe amateur constituée de gens qui se retrouvent d'année en année. Il y a aussi des habitants qui hébergent des artistes, qui prêtent leurs cours ou leurs jardins pour des spectacles. Autre élément important : le principe de gratuité pour l'essentiel des spectacles.

Nos difficultés sont budgétaires. La ville supporte 67% du budget (300 000 € de financements de la ville), hors salaires de l'équipe d'animation et hors valorisation des personnels municipaux. On a des soucis liés à la baisse de certaines subventions.

On a le souci d'un seuil qualitatif à conserver. On ne veut pas en faire un demi festival, un petit festival, donc il y a une certaine marge à conserver pour que le festival garde une renommée et une attractivité.

Pierre Prévost

Ce qu'il y a de particulier avec RenaissanceS, c'est qu'il a subi une alternance politique mais le projet est toujours là. Ça veut dire qu'il y a une implantation. Je voulais savoir si l'image de Bar-le-Duc avait changé avec ce festival ?

Daniel Bersweiler

Je crois que le festival RenaissanceS est, pour l'équipe municipale précédente comme pour la nôtre, un élément au-delà de l'élément artistique et festif. C'est un élément touristique et de promotion du territoire qui est essentiel.

Par rapport à cette focalisation sur la rue, dans la revue de presse, on voit pas mal d'interventions qui présentent le succès du

festival parce qu'il est dans la rue. Je crois qu'il n'est pas pertinent de présenter les arts de la rue en opposition aux arts de la salle. Je crois qu'il faut essayer de travailler les complémentarités, les synergies. Je crois que le théâtre en salle sait bien s'affranchir du quatrième mur, aller vers le spectateur. A l'opposé, je crois qu'un festival qui investirait un quartier ou un lieu identifié peut aussi créer lui même ses murs. Il y a à Bar-le-Duc des publics qu'on ne voit pas sur le festival alors qu'ils constituent sa cible : ceux qui fréquentent peu l'offre culturelle par refus, par passivité, ou par le sentiment que ça ne s'adresse pas à eux. Donc je crois qu'il y a un enjeu commun entre la rue et la salle : c'est l'enjeu d'établir le contact entre les artistes et les populations et de créer ce lien. De façon plus générale, les espaces publics sont à élargir à tous les espaces où se trouvent les populations : écoles, marchés, foires, galeries marchandes...

Pierre Prévost

C'est exemplaire Bar-le-Duc. Avec un territoire qui se cherche, une terre-histoire qui fait lien et la nécessité de rencontrer l'autre pour structurer sa propre personnalité.

Salle et rue ne fonctionnent pas sur le même mode d'exclusion, et tout le monde est un jour ou l'autre obligé d'aller dans la rue pour faire ne serait-ce que ses courses. Ce qui, malheureusement, ne signifie pas pour autant une présence de tous sur les convocations artistiques ou même festives.

Les enjeux, jouons-en.

QUESTIONS

Didier Manuel (compagnie Materia Prima)

J'ai toujours tendance à dire que les arts de la rue en France se sont arrêtés en 1994. Ce matin, on a eu cette intervention avec le DVD de HorsLesMurs, qui est né en 93. Il est tout à fait logique du coup que dans ce DVD on ait un constat qui est dans la continuité de cet arrêt des arts de la rue en France, c'est-à-dire du début de leur institutionnalisation et quelque part de leur cadrage.

Finalement, la rue s'est mise à reconstituer un cadre qui est finalement le même que celui qu'on peut retrouver dans les centres dramatiques nationaux, etc. La liberté possible dans une salle est aujourd'hui inversement beaucoup plus grande d'un point de vue créatif parce que l'espace urbain est cadré par des institutions, par des municipalités.

On entend beaucoup les termes d' « animation », « festif »...

Ce vieux discours du cloisonnement, du clivage rue/salle n'est plus tellement le débat d'aujourd'hui. C'est comment on rencontre un public ? La rue c'est l'espace intérieur et extérieur, toutes les formes de décroisonnements et c'est aussi bien le sous-sol, le grenier, la cave, les friches, les théâtres, la rue, la place, les parkings, c'est toute cette amplitude.

Pierre Prévost

Historiquement, c'est là où l'on va. C'est moins le problème de l'espace que de l'accessibilité.

Marc Léonard

C'est important de soulever cette question de complémentarité. J'aurais surtout tendance à dire qu'aujourd'hui, le théâtre de rue est certainement le meilleur médiateur pour son lointain cousin parce que je pense que seul le théâtre de rue peut petit à petit casser les représentations que la plupart des gens ont sur le théâtre « enfermé dans des grandes salles noires ». Je crois que les arts de la rue rendent un immense service au théâtre dit « classique » en démontant ces représentations. Ce n'est pas seulement lié à la gratuité, contrairement à ce qu'on peut penser, mais c'est surtout lié à cette représentation que les gens ont de ces théâtres traditionnels.

Je voulais poser une question à Yves Adami sur le fait qu'effectivement c'est une volonté politique forte que d'accueillir une compagnie en résidence dans une municipalité de 15 000 habitants. En plus, on sait que le Théâtre de l'Unité est très provocateur. Qu'est-ce qui motive une équipe politique pour l'accueil de ce type de compagnie ?

Yves Adami

On a vu le Pays de Montbéliard transformer sa vision du théâtre. La question n'est pas tellement le lieu. Ce qui a permis l'évolution qu'on pouvait avoir du théâtre, c'est que le Théâtre de l'Unité se produisait en salle mais aussi à l'extérieur. Donc la population a pu se rendre compte que le théâtre ce n'était pas seulement la perception qu'on en avait. Là, on voyait les comédiens dans la rue. En plus, en ce qui concerne le Théâtre de l'Unité, il y avait cette approche des populations, de leur histoire, de leurs problèmes. Je pense que c'est de cette manière que le lien a pu s'établir

entre les populations du Pays de Montbéliard et le théâtre en général.

Le départ du Théâtre de l'Unité de Montbéliard s'inscrit dans un cadre aussi politique. Audincourt a fait le choix politique de proposer cette résidence. Le Théâtre de l'Unité organise des ateliers dans des quartiers populaires. Le Maire et son adjoint ont toujours énoncé en terme de priorité la question de la Culture. C'était vraiment cette volonté d'inscrire le théâtre dans la vie sociale et la vie culturelle du Pays de Montbéliard. Environ 7% du budget de fonctionnement de la Ville d'Audincourt est consacré à la Culture.

Philippe Aubry (compagnie Le Bruit qu'ça coûte)

Le débat sur les spectacles en salle ou en extérieur est vieux comme le monde mais je remarque que les deux danseurs qui ont dansé tout à l'heure ont dansé parce qu'il y avait des gens dans un espace chargé de symboles, de sens, et je ne pense pas qu'il faille séparer les spectacles en salle et ceux en extérieur. Les arts de la rue proposent certainement un complément. Il ne faut pas les utiliser pour remplir un théâtre. Comme vous l'avez dit, c'est une occupation de la ville, dans les quartiers, on va vers les gens, où ils sont. Il faut que tout le monde comprenne que l'important c'est de se présenter dans les rues et dans les salles mais que ce n'est pas le même public.

Les arts de la rue peuvent questionner la société à ce niveau là et aller justement dans les quartiers où il n'y a pas d'infrastructures, mais pas pour remplir des salles de spectacle ou faire du social dans les banlieues. Il y a autres choses à faire, à trouver, à imaginer, mais aussi avec les artistes.

Daniel Bersweiler

On aimerait bien aussi que les arts de la rue puissent vivre tout au long de l'année dans la ville. Est-ce que la solution est de créer une saison arts de la rue ? Alors on va vous répondre assez vite : on n'en a pas trop les moyens. Mais Bar-le-Duc a une médiathèque, une Scène nationale, des centres sociaux, une école de musique, qui peuvent se saisir de l'entrée « espace public » pour leurs différentes activités. Je pense que ça peut être une façon d'intégrer aussi les différents acteurs pour que des actions arts de la rue naissent de ce qui existe déjà. C'est une autre approche que je propose.

III. TABLES RONDES

1. Quel projet culturel au service d'un territoire ?

Bernard Guillemin, Paulo De Oliveira, Nicolas Turon.

Au cours de cette table ronde, à partir d'expériences vécues par les participants et au travers d'échanges, l'objectif était de déterminer quelques éléments de méthode pour la réalisation d'un projet culturel : en quoi les arts de la rue constituent un support pertinent ? Comment mettre en oeuvre une réflexion ? Associer les acteurs locaux ? Construire le projet et l'évaluer ?

Bernard Guillemin

Pour ceux qui ne connaissent pas, Scènes et Territoires en Lorraine aide des structures d'éducation populaire pour la diffusion en milieu rural. Mais c'est plutôt en tant qu'ancien professionnel de l'éducation populaire que je vais intervenir. Ce qui m'intéressait, c'est de montrer à quel moment on rentre dans le monde du projet culturel.

Quel projet culturel dans l'espace public ?

Il y a trois définitions possibles de l'espace public :

- la rue, la ruelle et le champ ;
- l'espace maîtrisé par des décideurs publics : il y a une certaine position des élus et de leurs professionnels ;
- l'espace réservé au public.

Les arts de la rue conjuguent ces trois niveaux.

Pourquoi un projet culturel ?

Selon le Ministère, un projet culturel, c'est une œuvre, un public et des partenaires. Pour certains, un projet culturel va être la valorisation du patrimoine. Pour d'autres, ça aura une valeur pédagogique, une valeur militante, citoyenne, de loisir et de détente, de plaisir... Derrière la notion de « projet culturel », chaque individu pourra y mettre sa valeur symbolique.

Depuis plusieurs années, certains signes montrent la montée des budgets culturels de l'Etat et des collectivités territoriales même si actuellement il y a une réduction de crédits.

On constate que la construction d'un projet culturel, c'est souvent une somme de projets individuels, semi

collectifs, où chacun arrive avec ses intentions. Finalement, cette somme de projets individuels ne pourra que mener à un conflit, générateur de débats, qui va s'imposer, depuis l'idée du projet jusqu'à son évaluation parce que chacun a une définition du projet culturel.

Paulo De Oliveira

Il y a la Meuse et un petit îlot au sud de la Meuse, la communauté de communes du pays de Revigny-sur-Ornain. Mon travail est d'essayer de traduire le projet politique d'un territoire, ce que veulent les élus, et de mettre en œuvre des choses dans le domaine artistique. Ce n'est jamais facile parce que les élus parlent beaucoup, veulent faire plein de choses, mais pas forcément avec beaucoup de moyens.

Depuis trois ans, on mène un projet autour de la Saint-Nicolas. On a utilisé les arts de la rue pour répondre à une problématique locale. Depuis le début de la communauté de communes (COPARY), il y avait une Saint-Nicolas intercommunale avec le traditionnel défilé de chars. Je me suis rendu compte assez rapidement que c'était quelques bénévoles dans leurs granges qui construisaient des chars. Finalement, c'était une fête pour les enfants et les enfants n'avaient pas beaucoup de place. Tout doucement, au début des années 2000 il y a eu une lassitude des associations, les présidents changent, il y a moins l'envie de faire des choses.

En 2007, j'ai proposé aux élus de faire appel à une compagnie pour revisiter la Saint-Nicolas d'une manière un peu décalée. L'idée est d'associer les associations et de remettre les enfants au cœur du projet.

En 2008, on a fait appel à la même compagnie. Il y a eu des ateliers d'échasses,

des compagnies de théâtre locales qui ont participé. 70 personnes ont participé à l'opération, alors qu'au départ on était une douzaine, et le public a suivi même si ça choquait certains, on avait encore des débats des anciens et des modernes : « Pourquoi le père fouettard n'est pas là ? Ça pose problème... ». En plus, l'année dernière on a parlé du développement durable. Cette année, ce n'est même plus à la date de la Saint-Nicolas, c'est entre la Saint-Nicolas et Noël. On retravaille avec la même compagnie et on va faire se rencontrer les deux personnages bedonnants de couleur rouge pour les faire dialoguer sur l'état de la planète aujourd'hui.

Les arts de la rue ont permis de maintenir cette tradition en la revisitant et en emmenant dans le bateau de nouvelles personnes.

Bernard Guillemin

Territoires ou espaces publics.

Le territoire est un espace où s'entrecroisent des relations sociales et où se construisent les représentations individuelles et collectives de chacun qui sont transmises et éventuellement valorisées par les collectivités locales. Mais aujourd'hui, il y a un certain nombre de contraintes qui imposent cette géographie des territoires. Ce sont les financements, les pouvoirs de certains élus des villages ou villes centre qui ont tendance à absorber les énergies.

Un projet culturel fait territoire parce que si les habitants sont relais du fait culturel, de l'action, de ce qu'ils vivent, ils sont les meilleurs ambassadeurs de cette représentation qu'ils se font du territoire. On va toucher des notions différentes selon les uns et les autres : sens, citoyenneté, fierté, identité... Notions différentes qui se rejoignent.

Avec quel degré d'appartenance et de référence on participe à un territoire ?

Le territoire d'appartenance est celui sur lequel on vit, le territoire de référence est celui sur lequel on s'investit. Donc l'image et la représentation sont importantes. C'est d'ailleurs sur ces aspects qu'un certain nombre d'élus vont faire des choix puisque pour certains, la valorisation d'un territoire passe par un projet culturel.

Aujourd'hui, chaque territoire, chaque ville, de plus en plus de communautés de communes

ont leur projet culturel. C'est la signature d'un territoire et je me demande si l'on n'est pas dans une espèce de grande compétition sur l'image que donnent les élus et les acteurs d'un territoire. Moteur pour d'autres initiatives, l'évolution d'un projet fait qu'il peut amener d'autres partenaires et initiatives.

Les notions de progression et de durée sont des éléments sur lesquels il faut travailler. Un projet culturel doit s'installer, évoluer sur un territoire pour conquérir chaque jour des acteurs autour de lui.

Le projet culturel est facteur de développement :

- s'il fait territoire : développement local ;
- s'il crée de l'emploi et des activités : développement économique ;
- s'il fait débat : développement démocratique ;
- s'il y a solidarité : développement social ;
- s'il respecte l'environnement : développement durable ;
- s'il apporte une identité, une image : développement de l'attractivité du territoire ;
- ...et s'il échoue, c'est du développement à repenser.

Tout ça pour dire que le vrai projet culturel est celui qui arriverait à réunir l'ensemble de ces dimensions, il est possible que des élus souhaitent insérer la notion de développement économique qui n'est pas dans la vocation première du monde associatif ou artistique.

Le passage entre le vide et le projet culturel, c'est l'idée. Qui porte cette idée ? C'est un passionné, des acteurs locaux (les associations), plusieurs élus (relayés par des professionnels), des artistes ou compagnies, une organisation extérieure... Maintenant, une fois qu'on a l'idée, il faut des clés d'entrée pour lui donner de la valeur. Alors on peut imaginer une pratique artistique amateur remarquable, un personnage local, une identité culturelle, des éléments de l'histoire locale... Tout peut devenir le terreau sur lequel l'idée va pouvoir être plantée. L'idée ne suffit pas en elle-même, si forte soit-elle. Elle doit être structurée.

Je pense qu'aujourd'hui, la grande majorité de nos projets culturels pérennes sur les territoires sont certainement sous une forte influence des dirigeants politiques. Il y a forcément une forte inscription dans le contexte politique local pour pouvoir durer.

Création, diffusion, médiation :

- dans la création, l'œuvre s'impose ;
- dans la diffusion, l'espace public s'impose à l'œuvre ;
- dans la médiation, c'est la relation qui s'impose (mise en œuvre d'une stratégie souvent complexe et à forte valeur pédagogique).

Les arts dans l'espace public pourraient être un mélange des trois parce que dans l'espace public, l'œuvre ne s'impose pas tout à fait car le public peut prendre de la distance. La relation n'est pas forcément construite par un intermédiaire, elle est aléatoire.

En quoi les arts de la rue constituent un support pertinent ?

- un espace d'accès souvent libre ;
- public libre ;
- proximité ;
- décodage ou absence de codes tels qu'on peut les trouver dans les salles ;
- rencontre aléatoire ;
- ouverture large au public ;
- passerelle d'accès vers d'autres formes d'expression ;
- idée de performance pouvant aider les artistes à être plus soutenus, mieux reconnus par le public.

Nicolas Turon

Je vais vous parler de deux festivals : le festival Michtô qui en est à sa quatrième édition et le festival Nouvelles Pistes qui s'accompagne d'un label.

Michtô, qui a lieu à Maxéville (54), compte dans le paysage des arts de la rue en Lorraine et en Alsace. Le cirque Gones est la compagnie qui en est à l'origine et les compagnies qui viennent jouer le font sans être rémunérées. Le public accède à tous les spectacles à très faible coût ou directement en rue. C'est la particularité de Michtô, l'initiative d'une compagnie qui décide de ramener une fois par an en Lorraine toutes les rencontres professionnelles qu'elle a faites durant l'année sur la route. C'est un événement de trois jours qui se fait sans aucun centime d'argent public. Il y a un partage des recettes mais qui restent quand même relatives par rapport à l'engagement. Il y a pas mal d'événements qui existent sans argent public mais ce n'est pas faute d'en demander.

Nouvelles Pistes existe à Thionville (57) depuis une année. Le point de départ est la municipalité de Thionville qui est la troisième ville de Lorraine en terme d'importance. La municipalité, ayant changé de bord il y a peu, a décidé de dynamiser la ville. C'était une demande du Maire, de l'adjoint à la Culture, du cabinet et du Conseil d'avoir un événement qui secoue un peu la ville.

Ça pouvait être n'importe quel projet culturel mais ce qui a été mis en place, c'est ce projet d'arts de rue gratuit, sur un week-end, avec un accès direct aux habitants, au centre ville, et un travail sous chapiteau pendant 15 jours pour les scolaires, les familles, mais avec un accès payant (les troupes étant rémunérées cette fois-ci).

Ce sont deux extrêmes et pourtant il y a beaucoup de compagnies en commun et pas mal de choses qui se retrouvent sur ces deux festivals.

Sinon, le label Nouvelles Pistes regroupe 8 compagnies lorraines des quatre départements dont le cirque Gones, le cirque Rouages, la compagnie des Ô, le Dada Niet et quelques autres. On est en train d'essayer de monter un catalogue, un site Internet et de la mise en commun pour de la diffusion. Tout ça existe et il y a pas mal d'initiatives spontanées qui essaient d'exister.

Pierre Prévost

Je voudrais juste faire une remarque sur les deux exemples que tu as donnés. L'un avec une mission précise, locale, un financement et l'autre sans moyens, parce que la compagnie estime que c'est en logique avec son implantation. C'est un peu le propre des arts de la rue, arts que la proximité obligatoire avec le public rend nécessairement citoyens. A partir du moment où les compagnies ont les moyens de vivre, qu'elles ont des contrats et qu'elles ont des commandes publiques, elles ne rechignent pas à mener des actions de leur propre chef ; le militant n'est jamais loin de l'artiste.

Bernard Guillemin

On sait aujourd'hui que les élus ont une considération importante des artistes puisqu'ils les considèrent comme des témoins de leur temps, de l'émergence, de la création, etc. Mais il y a une grosse difficulté : l'absence de langage commun.

D'où la nécessité du médiateur culturel. Le plus gros problème, c'est la difficulté de compréhension et les langages différents entre les élus et les professionnels des collectivités locales, mais il existe encore plus de différences de langage entre les élus et les artistes, voire les associations, aussi citoyennes soient-elles.

Le médiateur culturel est indispensable, c'est un traducteur, un facilitateur, etc. Et ce n'est pas forcément un professionnel. Aujourd'hui, on crée des postes, certains jouent très bien ce rôle, mais on s'aperçoit que dans certains endroits ce sont les élus qui jouent ce rôle de médiateur. Et puis il y a des artistes qui arrivent à combiner une créativité avec le rôle de médiateur.

La principale difficulté va être de définir des objectifs acceptables par tous. Il faut arriver à une compréhension mutuelle.

Si les artistes font partie des acteurs autour de la table, peuvent-ils supporter de partager une partie de leur conception artistique avec des enjeux purement économiques ?

En tant qu'acteur, je pense que la confiance est un élément à cultiver ainsi que la recherche de partenaires.

Quelques conditions de réussite d'un projet dans l'espace public :

- c'est une passion qui se diffuse ;
- un porteur qui partage ;
- de la confiance entre les opérateurs ;
- une rigueur souple ;
- des artistes généreux, relativement ouverts ;
- le respect des artistes ;
- la mise en scène de l'espace public (respect, valorisation, esthétisme) ;
- l'élitisme populaire.

QUESTIONS

Jérôme Planche (compagnie Azimuts)

Quel est le projet culturel sur le festival Michtô ? Au vu des conditions de jeu et de prestations qui posent beaucoup de questions par rapport à ça.

Nicolas Turon

Ça fonctionne en jauge pleine les trois jours. Il y a la mise à disposition de très bons spectacles à un public qui peut-être ne voit pas ça ailleurs.

Jérôme Planche

C'est un festival où il n'y a pas de paiement de salaires aux artistes et qu'on offre à un public. Dans quel objectif ? Est-ce que c'est une démocratisation ?

Nicolas Turon

Il y a le festival « off » par opposition à un festival « in », ce qui n'est pas le cas à Thionville où tout le monde est payé par exemple. Mais je ne me suis pas interrogé éthiquement sur Michtô. J'y suis allé avec ma compagnie sans me poser de questions alors qu'on n'est pas des habitués des festivals off.

Pierre Prévost

Est-ce que c'est le festival d'une compagnie ?

Nicolas Turon

Je pense que c'est plus une grosse fête réunie autour d'une compagnie et de gens qui sont prêts à cette démarche là pour présenter leur travail. Ceci n'excusant pas le fait de proposer un travail artistique qui n'est pas rémunéré.

Pierre Prévost

Ça existe depuis un certain temps : des projets de compagnies qui veulent, soit créer un lieu, soit créer un événement. Ce sont des compagnies qui font appel aux amis pour lancer le mouvement et qui par ailleurs vont chercher des subsides pour le financer. Ce qui n'a rien à voir avec ceux qui, de l'extérieur, se sont mis en tête de monter un festival avec une poignée de cerises et qui disent aux artistes « il y aura plein de programmateurs, venez gratos ». Une vraie exploitation, haïssable.

Didier Manuel (compagnie Materia Prima)

Vis-à-vis du projet du cirque Gones, je pense que ce type de projet n'a pas été abordé dans la structuration et dans le diaporama qui a été projeté sur le fameux projet culturel. Je peux défendre en tout cas l'intérêt de ce type de démarche puisqu'on a eu la même avec Materia Prima. On a démarré il y a 7 ou 8 ans, sans subventions et par militantisme, une appropriation de l'espace public. On a travaillé sur des interventions sans chercher à passer par des festivals. A l'inverse, aujourd'hui, on est devenu une sorte d'institution puisqu'on brasse 400 000 € de budget annuel, qu'on a le festival Souterrain qui s'est créé sur cette base là, un peu comme Gones.

On a décidé de faire un festival sans trop savoir et on s'est structuré.

On invite des compagnies du monde entier qu'on paye le prix qu'elles doivent être payées. Donc j'aurais tendance à dire que le festival Michtô est une piste à ne pas perdre, c'est-à-dire de partir du partage, de l'envie et de voir comment ce projet culturel se structure.

Nicolas Turon

Il faut bien que les choses commencent. C'est notre cas en tant que compagnie. On a commencé pendant 5-6 ans avant de se professionnaliser. Peut-être qu'on peut aussi avoir comme point de départ à une démarche culturelle de faire les choses, de montrer qu'elles existent et qu'elles fonctionnent et ensuite de demander l'argent. Peut-être que ce discours indépendant est de dire non pas « je vais faire des demandes de financement et je vais faire mon projet si j'ai ces financements », mais de dire « je fais des choses qui sont reconnues, qui touchent un public, qui ont une certaine qualité artistique ». Je pense que c'est la démarche du festival Nouvelles pistes, Michtô, de la compagnie des Ô et du label.

Philippe Aubry

Y a-t-il dans cette salle des représentants de la municipalité de Pont-à-Mousson ? Est-ce qu'ils pourraient nous parler d'envies de projets culturels sur le territoire ?

Une élue (Conseillère municipale d'opposition à Pont-à-Mousson)

Je ne crois pas qu'il y ait de volonté politique à ce niveau et je ne sais d'ailleurs pas pourquoi la journée se déroule ici ?

Michael Monnin

J'ai rencontré une bonne partie des élus de la ville et il y a quand même un intérêt. Dans le cadre de Rue Libre, les artistes se disent : « on peut aller montrer les arts de la rue là où il n'y en a pas ». Donc c'est vraiment une action militante. Si vous étiez convaincus à Pont-à-Mousson, on ne serait pas là.

Pierre Prévost

Les festivals ou les manifestations qui se créent avec l'initiative de compagnies sont du même ordre que l'opération Rue Libre. Le principe, c'est de donner l'envie, de correspondre à un besoin, de dire « c'est possible et maintenant, qu'est-ce que vous faites ? ». C'est ce qui s'est passé il y a deux ans à Wasselonne en Alsace, où Rue Libre a été suivi d'un festival qui est devenu pérenne.

Philippe Aubry

Je voulais juste réagir à la rétribution du travail dans un festival. Quand on demande de l'argent public, c'est certes pour payer des artistes, des techniciens, des équipes qui participent au projet, mais c'est surtout un principe fondamental de répartition des richesses. Ce n'est pas que payer un spectacle. Cette question, à Chalon, Avignon, on ne se la pose pas. On sait que c'est un gros showcase, mais je crois que c'est une nécessité. Ce matin, je voulais réagir par rapport aux statistiques qui étaient d'ailleurs très bien faites : doit-on se réjouir que les compagnies des arts de la rue fonctionnent en autofinancement ? Moi ça ne me réjouit pas du tout. Il y a eu plus d'actions en 2008 pour les arts de la rue parce qu'il y a eu plus d'autofinancement. Les compagnies n'arrivent pas à communiquer et on voit que c'est comme ça qu'on arrive à montrer son travail. Il y a des postes qui ont chuté énormément... On demande de l'argent, ce n'est pas seulement pour payer des artistes. C'est un projet de territoire, une façon de redistribuer les richesses. Le spectacle de rue, s'il est gratuit n'est pas gratuit. Il a un coût et c'est à tout le monde de le prendre en compte.

Bernard Guillemin

Quand les élus mettent dans un projet culturel certains objectifs de dimension économique, il ne faut pas oublier qu'il y a aussi l'économie du spectacle et non pas l'économie qui va être développée grâce au projet culturel.

2. Les arts de la rue : une organisation spécifique (programmation, technique, logistique, utilisation de l'espace public...)

Les résidences

Jenny Bernardi

Jusqu'à peu, j'étais responsable de projet « Arts dans l'espace public », danse et cirque à Culture Commune qui est la Scène nationale du bassin minier du Pas-de-Calais.

Pour moi, il y a deux sortes de résidences :

- les résidences de création, quand une compagnie a besoin d'un lieu pour créer (ça ne nécessite pas forcément de travail avec la population) ;
- les résidences de re-création, quand il y a besoin d'adapter à chaque fois le projet (soit par captation d'images, ou travail avec les amateurs), ou des résidences de création spécifiques.

J'ai choisi deux exemples complètement différents pour montrer la diversité des actions.

La première se passe dans une ZUP, quartier considéré comme très difficile de Béthune, ville centre de 28 000 habitants à 35km de Lille qui a un CDN, un théâtre...

En 2000, la Ville de Béthune et Culture Commune ont créé un festival qui s'appelle Z'Arts Up ! La dixième édition s'est déroulée en mai dernier. Il y a eu tout de suite une volonté de la ville de faire des actions dans ce quartier mais la première année, ça n'a pas marché : des gens des autres quartiers et du centre ville sont venus voir les spectacles et il n'y avait que quelques personnes du quartier. Ils se sont dit qu'il fallait faire autre chose : des résidences d'artistes pour qu'il y ait un travail en amont avec la population.

Le deuxième exemple, c'est Gosnay, un petit village de 1 500 habitants à 5km de Béthune. Des gens aisés de la ville y ont acheté des corps de fermes à rénover et en même temps, il y a une autre population, plus fragile. Fait exceptionnel, il y a deux chartreuses. Une a été transformée en hôtel 4 étoiles et l'autre est à l'écart du village, on y logeait les veuves et orphelins de mineurs au 19^e et début 20^e puis une population en difficulté. En 2003, arrive la compagnie « Le PHUN » basée à Toulouse, venue faire un spectacle suite à l'invitation de la communauté d'agglomération. Elle s'est installée dans une forêt à 500 mètres de ce

lieu et a rencontré toute une population qui n'avait jamais vu de spectacles.

Dans les deux cas, il y a eu des résidences de compagnies nationalement connues. On est sur des budgets de 50 000 à 60 000 € pour deux semaines de travail de médiation avec la population. C'est quasiment 7 mois de travail sur l'année.

Pour moi, ces résidences permettent différentes choses :

- le déplacement des publics ;
- la mixité sociale ;
- l'utilisation de lieux qui ne sont pas initialement prévus pour l'action culturelle ou artistique ;
- l'implication des habitants, associations, services des villes, bailleurs sociaux... ;
- la mise en avant de l'implication citoyenne, des savoir-faire et des compétences des habitants.

Ces deux expériences ont permis d'amener les gens à avoir des pratiques culturelles tout au long de l'année. On a essayé de changer la perception des habitants de la ville, de ces quartiers ou de ces villages.

Gosnay est maintenant connu comme un village où il y a des ateliers pour les enfants, les ados et les adultes. La perception des gens par rapport à leur propre quartier a aussi changé.

Par exemple, le PHUN a habité pendant quinze jours une tour qui allait être démolie. Ils l'ont transformée en bateau et c'était ouvert. Ils vivaient là, ils mangeaient là, ils allaient faire leurs courses chez les commerçants du quartier... Du coup, les gens rentraient, il y avait toujours un monde fou dans cet immeuble. Ils faisaient de la captation de témoignages de gens qui avaient habité là, des gens montraient les appartements vides dans lesquels ils avaient habité. Quand la tour a été démolie, pas mal de gens ont assisté à la démolition parce que tout à coup, c'était un adieu au bateau du PHUN.

Pour parler de la médiation, on a fait de petites résidences décentralisées dans des villages alentours dans le cadre du festival Z'Arts Up ! On avait mené une résidence de 15 jours avec une équipe locale qui était programmée dans la petite ville de Haisne-les-la-Bassée. C'était un budget de 7 000 €, financé à parts égales par la ville et par la communauté d'agglomération.

Je ne pense pas que la réussite a été dans les finances parce que 50 000 € pour le PHUN, ne permet normalement pas de tenir ce genre de proposition artistique. C'est souvent un acte de militantisme aussi pour ces artistes parce qu'on leur propose d'autres choses, une aventure humaine, des rencontres.

Pour moi, la réussite est surtout dans la médiation parce que c'est une rencontre où il se passe quelque chose. A Haisne-les-la-Bassée, ils ont touché toutes les classes du village, la maison de retraite... Et ça c'est le boulot de quelqu'un qui fait de la médiation à Culture Commune à l'année et qui est dans les villes et villages. Même si je n'y habite pas j'y vais tout le temps, pas seulement quand il y a les activités de la Scène nationale. On est quatre à être tout le temps sur le terrain donc on connaît les gens. Ça permet de résoudre un certain nombre de choses. Par exemple, les artistes logent dans un bâtiment prêté par un bailleur et s'il y a un problème technique, les habitants acceptent que l'on se branche chez eux parce qu'ils voient les artistes dans la rue depuis 15 jours, qu'ils les connaissent. Et pourtant, ça doit être des gens qui ont du mal à payer leurs factures d'électricité en fin de mois.

Quand je suis arrivée dans le Nord-Pas-de-Calais, je ne comprenais pas le ch'ti et les jeunes n'arrivaient pas à me traduire des expressions en français. L'année suivante, il y a eu une compagnie anglaise et les gens du village, qui ne parlaient pas anglais ne savaient pas comment faire. La traduction ch'ti/anglais a été compliquée puisqu'on devait passer par le français. La traductrice comprenait un mot sur deux. La prof d'anglais du collège et du lycée qui côtoie les jeunes de Gosnay m'a informé l'année d'après qu'ils avaient nettement amélioré leur niveau d'anglais. Il y en a qui ont été à Londres chez les artistes rencontrés, etc.

L'année dernière, la compagnie accueillie à Gosnay était Métalu à Chahuter. Trois mois après elle était programmée à Lille. Il fallait pousser une baleine énorme. Normalement on le faisait en tracteur mais c'était le 21

décembre pendant le shopping de Noël et dans une zone étroite. Il fallait que la baleine soit poussée à la main. On a su 10 jours avant que pour trouver des bénévoles à Lille en pleine période de Noël c'était impossible. On a appelé les gens de Gosnay qui sont venus. On a su à la fin de la déambulation qu'à peu près 75% d'entre eux n'étaient jamais venus à Lille, qui est à 40 km de Gosnay. Du coup, on en a profité pour visiter la ville et je suis très contente quand les gens prennent maintenant le TER pour venir voir des expos, des choses à Lille.

C'est vraiment un travail réussi qui est plus dû à un travail sur le terrain qu'à des financements.

QUESTIONS

Brigitte Henry (Adjointe à la Culture, Mairie de Dombasle)

Comment faites-vous pour mettre en œuvre ces résidences ?

Jenny Bernardi

Ce sont des rencontres sur lesquelles on travaille 15 mois avant. Ça permet à la compagnie de venir voir l'édition qui se passe l'année avant la leur, de rencontrer des gens et de faire un projet écrit en général 9 mois avant. Après, ils rencontrent les habitants, ils font leur projet artistique.

Brigitte Henry

C'est provoqué par qui ?

Jenny Bernardi

En l'occurrence, c'est la Scène nationale Culture Commune, qui a une expérience de 20 ans sur le territoire. Il y a 24 salariés dont 4 en médiation, dont une personne qui est un mois à Gosnay, une personne un mois à Béthune, sans compter tout le suivi sur l'année. L'idée, c'est de rencontrer tous les gens, que ça soit les militants, les écoles, les hôpitaux qui sont parfois des relais... Après on apprend qu'il y a un cours de couture, des majorettes, une chorale... Ensuite on crée un projet avec la compagnie.

Nicolas Abbé (Responsable du service grands événements – Pôle Culture et animations à la Ville de Nancy)

Après cette expérience, est-ce qu'on a envie de retourner à la Scène nationale ?

Jenny Bernardi

Oui car ce sont des projets de la Scène nationale. Il y a un CDN à Béthune où pas mal de gens n'allaient pas. La Scène nationale et le festival n'avaient aucun contact avec ce CDN. Il y a eu un changement de direction et il y a Thierry Roisin qui a accepté de nous prêter ses entrepôts techniques qui étaient à 3km du CDN. On a fait un travail avec des amateurs qui ont rencontré les techniciens du théâtre, le directeur technique, la femme de ménage qui venait dans le lieu... Lors de la présentation de saison suivante ils ont été invités et se sont rendu compte qu'ils connaissaient des gens dans cette salle. Je crois que la crainte c'est d'être seul dans des salles en général un peu grandes et impressionnantes. Depuis, ils y vont sans nous pour assister à des spectacles de danse, théâtre..., on ne fait plus de sorties en groupe.

La programmation

Catherine Laurent

Je viens parler en tant que bénévole qui s'occupe de programmation de théâtre de rue.

Nous préparons la 15^e édition du festival Contrebande pour l'année 2010. C'est un festival à petit budget puisqu'on tourne autour de 35 000 euros pour une programmation sur deux jours. Le mercredi après-midi est réservé à une programmation enfants, on commence le mercredi soir et ça se déroule sur tout le jeudi, avec des « avant », des « après », des « ailleurs » parce que nous pensons qu'il est important de montrer les arts de la rue à l'extérieur de Revin afin de sensibiliser le plus grand nombre.

Revin est une ville de 9 000 habitants, c'est une ville isolée, il n'y a pas de communauté d'agglomération, ce qui nous oblige à aller vers les autres pour faire connaître notre événement. C'est une ville ouvrière qui a eu un passé glorieux autour de la fonderie, qui est en chute libre depuis.

La programmation se fait en groupe par un comité de programmation. Ce fonctionnement s'est mis en place au fil du temps et s'inscrit sur un trépied : programmation, création et transmission, en s'appuyant sur une association, des acteurs et comédiens et des spectateurs.

Au niveau de l'association une troupe de théâtre amateur s'est créée en 2003. C'est une troupe trans-générationnelle. Un déplacement

à Aurillac a eu lieu deux ans de suite avec des accompagnateurs. Cela a permis au groupe de voir des spectacles, de découvrir les arts de la rue, de vivre un grand festival. Certains se sont pris au jeu et sont à l'origine du groupe de programmation qui regroupe une vingtaine de personnes et qui aujourd'hui « tournent » chaque été dans les festivals en France et en Belgique. C'est l'histoire d'une rencontre entre des artistes et une population.

A Aurillac, nous avons rencontré une compagnie lorraine qui jouait à l'époque un spectacle autour de l'entreprise et c'est comme ça qu'ils sont venus jouer à Revin. Il pleuvait des cordes, il faisait un froid de canard, mais il y avait énormément de monde qui regardait parce que c'était quelque chose qui était vraiment ancrée dans l'histoire du territoire.

La deuxième histoire est plus interactive : c'était encore à Aurillac, où une compagnie parisienne jouait « La Cabane aux Monstres ». Pour tous, après avoir vu ce spectacle, il fallait le programmer lors du prochain festival Contrebande mais nous n'en avons pas les moyens. Nous avons donc invité cette compagnie avec une plus petite forme. Et là, ce fut encore une fois une rencontre entre la compagnie des Petits Chantiers et les jeunes de la troupe de théâtre amateur en rue, F M R de Revin. De cette rencontre est né un projet de partenariat : « La Cabane aux Monstres » sera à Revin l'année suivante en intégrant des comédiens amateurs.

Nous construisons notre programmation à partir des propositions des membres du comité de programmation. Il nous semble fondamental qu'un sens se dégage de l'acte de programmation, un sens ancre dans la culture locale.

Le festival Contrebande est aussi une fête.

Le théâtre de rue est un art vivant. Il est important de garder la dimension humaine et conviviale sans pour autant céder sur le sens et se laisser aller à la facilité.

Quand la FALAR m'a demandé d'intervenir aujourd'hui, la demande était de venir avec des élus afin d'évoquer la question de la programmation. Mais je ne voyais pas comment nous pouvions témoigner ensemble. Nous travaillons en bonne intelligence avec les élus, mais nous tenons à garder une identité associative et notre indépendance. C'est à partir de l'association que nous pensons le festival. Il y a une salle de spectacles à Revin, nous avons un soutien de la mairie et du service culturel au niveau

logistique, nous avons des soutiens régionaux et départementaux, mais nous tenons à garder une indépendance qui est aussi une indépendance de pensée. C'est peut-être aussi ça l'histoire de la contrebande. Pourquoi avons nous appelé le festival « Contrebande » ? Parce qu'on ne peut pas faire fi qu'on est un pays frontière. Cette frontière fonctionne depuis des générations dans la tête des gens et je crois aussi qu'avec les arts de rue, on « flirte » avec les limites. C'est important de rester sur le fil du rasoir, de ne pas aller du côté du bien pensant et de l'institutionnalisation : il faut rester militant.

Ce qui nous fait dire que notre démarche fonctionne, c'est que des jeunes issus de cette mouvance sont partis se former dans des écoles de cirque et d'arts de rue et sont revenus à Revin pour créer leur compagnie professionnelle. Ils ont été accueillis par la municipalité qui leur a offert des résidences et un espace de travail. Ceci nous fait dire qu'une dynamique créatrice intégrant des professionnels et des bénévoles peut être féconde.

Pierre Prévost

Nous avons vu qu'on pouvait travailler avec les gens du territoire, les mêler à un spectacle, qu'on peut faire un événement festif avec une population sans la laisser de côté et sans lui fournir de la viande « prémachée », qu'organiser un événement de rue n'est pas hyper difficile, il faut simplement respecter certaines règles.

La commande publique

Christian Schnell

Avec le débat qui s'est développé, je pense plutôt vous parler de l'aspect de la commande publique puisqu'il y a cet outil formidable de passer une commande, d'imaginer ensemble des événements entre une compagnie et un commanditaire.

La commande peut avoir des formes totalement différentes. Je prendrai deux exemples qui sont volontairement provocateurs et opposés. L'opération des Citadelles de Feu qui était une commande à la compagnie Carabosse dans le cadre de « Luxembourg et Grande Région Capitale européenne de la culture 2007 », et une commande qui a été passée il y a

quelques semaines à la compagnie Azimuts sur un événement dans la rue berlinoise. Ces événements s'opposent puisque d'un côté on a une opération dans un lieu extrêmement ouvert vers le public, qui a réussi à rassembler 80 000 spectateurs, un budget extrêmement important de 500 000 euros, une notion de départ extrêmement floue puisque c'était surtout l'envie de participer à Luxembourg 2007 et d'avoir un événement très populaire ; de l'autre côté, un événement beaucoup plus modeste qui se passe à Berlin où on est sur une enveloppe d'à peu près 9 000 euros, un événement fermé, une opération très institutionnelle pour le département auprès de ses partenaires sur les 20 ans du mur, une commande très précise.

Je pense que le principe de la commande est essentiellement une rencontre qui peut avoir différents objectifs. C'est une rencontre sur un thème, un lieu, lors d'un moment fort de la vie publique. Je crois que le commanditaire doit offrir une forme de liberté de création, un confort de création, ainsi que la possibilité de laisser partir son imagination, d'apporter quelque chose sur un cahier des charges qui doit être le plus souple et le plus intelligent possible. Je crois qu'une commande c'est quelque chose qui est proposée et acceptée. On attend quelque chose des artistes et on fait tout pour qu'ils aient les meilleures conditions de travail.

Dans l'histoire de l'art, la commande est quelque chose de très ancien et ce qui est formidable au niveau des arts de la rue, c'est justement cet aspect de liberté puisqu'on peut être sur des formes, des tailles et des langages complètement différents. Cette liberté est extrêmement importante quand on essaye d'être un médiateur ou un facilitateur culturel. Aujourd'hui, les arts de la rue sont peut-être le domaine dans lequel vont pouvoir se développer ces relations entre les collectivités et les artistes.

Le Conseil Général de la Moselle a fait le choix de transformer l'association départementale (ADDAM 57), qui était destinée à favoriser les pratiques amateurs en matière culturelle, en un outil destiné à générer et développer des opérations culturelles (Moselle Arts Vivants).

Par rapport aux arts de la rue, le souhait de Moselle Arts Vivants, c'est par delà ces deux exemples, continuer à être un partenaire, offrir des commandes et la possibilité à des compagnies de créer en s'affranchissant d'un certain nombre de contraintes. Au-delà des résidences, des diffusions et des aides aux différents opérateurs, c'est échanger et faciliter la création culturelle.

C'est vraiment lié au territoire départemental parce qu'il y a une clause de compétences sur le territoire mais vous voyez qu'on déborde parce que dans le cadre de ces opérations les compagnies sont souvent amenées à aller dehors (Par ex : Luxembourg, Berlin, Saarlouis...).

IV. SYNTHÈSE ET CLOTURE DE LA JOURNÉE

Pierre Prévost, Michael Monnin et Marc Léonard.

Pierre Prévost

Je suis venu en militant de la fédé parce que je défends Rue Libre et que j'ai une connivence spéciale avec la FALAR puisque j'ai assisté à sa naissance.

Je voudrais juste revenir sur ce que Bernard a dit sur l'une de ses diapos : « Le projet culturel fait territoire ». Je vais simplement élargir : « L'acte culturel ou l'acte artistique fait territoire ».

Le grand bonheur, c'est de constater qu'un public se fédère autour de nous. On travaille aussi bien en salle qu'en rue et on voit bien qu'il y a des connivences et que souvent, les programmeurs des scènes généralistes ont à peu près les mêmes problèmes, les mêmes envies et les mêmes objectifs que les programmeurs de rue. D'ailleurs, je souhaiterais qu'un jour soient établies plus largement des passerelles entre ces deux saisons. Mais l'objectif est démocratique, il est de créer la convivialité, et on sait qu'on en a besoin. On a essayé des politiques de ville qui n'ont pas vraiment bien fonctionné, donc peut-être que la culture va pouvoir nous permettre d'avancer.

Michael Monnin

Une chose ressort, c'est le discours un peu faussé entre les artistes, élus et institutionnels. Je pense que tous réfléchissent, travaillent et militent pour que les choses avancent. Et ce n'est pas contre les artistes. Souvent, les artistes sont en quête d'absolu, ils ont besoin de leur nébuleuse et de leur liberté, mais on a besoin de continuer à échanger ensemble, pour construire ensemble. Parce que je pense que nous sommes les seuls garde-fous contre une culture totalement individualiste (télévision, Internet...), afin que l'espace public ne soit pas qu'un endroit où l'on circule pour aller d'un point à un autre ou pour acheter des choses. Je suis optimiste et je me dis que tant qu'on continue à faire ce genre de choses, c'est encore possible.

Marc Léonard

Je voudrais vous parler de deux choses qui sont très liées à cette journée et qui en même temps font réflexion dans le champ artistique :

- Je pense que les arts de la rue sont certainement un domaine artistique sur lequel on travaille le plus sur l'évaluation et je pense qu'un projet sans évaluation n'est pas un projet. Malheureusement, comme nous vivons dans une société de l'immédiat, il y a peu de projets culturels où on se consacre vraiment à une évaluation, qu'elle soit en amont ou en aval d'un projet. Je crois qu'à ce niveau là, les compagnies que j'ai rencontrées dans le domaine des arts de la rue font un vrai travail sur l'évaluation et je pense que c'est une avancée importante dans le champ artistique.
- Un mot aussi sur la traduction. Il me semble que les arts de la rue se distinguent également des autres champs artistiques dans le domaine de la transmission. Dans la sphère culturelle, on rencontre de nombreux acteurs (décideurs, médiateurs, artistes, publics) et je crois que tous ces acteurs, qui sont en interaction, ne parlent pas le même langage. Cette problématique sémantique pose effectivement la question de la traduction. Encore une fois, depuis que j'ai rencontré un certain nombre d'artistes des arts de la rue, je pense que ce sont des gens qui savent assez bien traduire et qui permettent de mieux concrétiser ces liens, les interactions, tant sur le plan technique mais aussi éthique et esthétique qui peuvent exister entre ces différents acteurs. J'ai l'impression qu'on est dans un changement de paradigme grâce aux arts de la rue parce que ces artistes sont eux-mêmes leurs propres médiateurs. Ce sont des gens qui savent se rapprocher des élus et surtout, qui savent se rapprocher du public.

Ce que je voulais vous dire aussi de manière bien plus pragmatique, c'est que c'était une première journée importante.

On peut parler d'un certain nombre de points positifs. Par contre j'aurais voulu, en tant qu'organisateur, qu'il y ait un peu plus de monde. On a lancé beaucoup d'invitations auprès d'élus notamment, il y en a quelques uns qui sont venus, mais à mon avis il n'y en a pas assez. Il y a un certain nombre de représentants de services culturels de municipalités qui est là et c'est important. C'est aussi important qu'il y ait ces rencontres et ces traductions entre

les différents acteurs de ce champ artistique.

Je pense qu'il s'agit d'un premier essai et qu'il va falloir continuer à travailler sur cette thématique.

Avant de vous quitter, je voudrais remercier la compagnie Quelque Part qui est intervenue le matin à l'accueil et la compagnie les Clandestines qui ont chanté en préambule des travaux de l'après-midi.

Durant cette journée, nous avons pu constater que les acteurs des arts de la rue compilent des facettes qui les rendent de plus en plus indispensables dans le paysage culturel des territoires et leur conférant davantage qu'une utilité culturelle.

Les arts de la rue nous sont apparus comme une discipline dont les actions ont une dimension politique, au sens de la Cité et en terme d'utilité publique. Les arts de la rue sont des arts citoyens et, d'après les témoignages qui nous ont été donnés, non complexés par la dimension sociale qui les caractérise parce qu'ils sont créateurs de lien social.

De par leur adaptabilité et leur polyvalence, les acteurs des arts de la rue semblent avoir su se montrer à la hauteur des transformations et des contraintes de plus en plus pesantes qui s'abattent sur le monde associatif et culturel. Ils seraient devenus leurs propres médiateurs. C'est ainsi qu'ils devraient peut-être être perçus par leurs partenaires institutionnels qui pourraient voir leur intérêt à soutenir des projets culturels prenant la réalité sociale comme terreau créatif.

ANNEXES

Liens utiles :

<http://www.musiquedanse-lorraine.com/>

<http://lafalar.blogspot.com/>

<http://www.lefourneau.com/lafederation/>

<http://www.horslesmurs.fr/>

<http://www.ruelibre.fr/>

Programme de la journée (ci-après)



Programme de la journée d'information

« Les arts de la rue : écrire, fabriquer et raconter des histoires au plus près des habitants... »

9h Accueil – *Intervention artistique de la Cie « Quelque Part »*

OUVERTURE ET PRESENTATION DE LA JOURNEE

Roger Tirlicien, Président de Musique et Danse en Lorraine.

Michael Monnin, Président de la FALAR (Fédération Alsace-Lorraine des Arts de la Rue).

10h00 LES ARTS DE LA RUE : DÉFINITION, ESTHÉTIQUES ET ENJEUX

Les arts de la rue au niveau national

Patricia DEME, Adjointe du Directeur de HorsLesMurs - centre national de ressources des arts de la rue et des arts de la piste.

Evocation des arts de la rue à travers leur évolution et leurs esthétiques depuis leur naissance dans les années 1970.

Les arts de la rue en Lorraine

Présentation de l'étude menée par Musique et Danse en Lorraine en 2009.

Modérateur : Pierre Prévost, Directeur Artistique de la Cie Acidu et Secrétaire National de la Fédération Nationale des Arts de la Rue.

12h00 TEMOIGNAGES

Accueillir une compagnie sur son territoire : l'installation du Théâtre de l'Unité à Audincourt (25)

Yves Adami, Adjoint au Maire d'Audincourt chargé de la Culture.

Créé en 1972, le Théâtre de l'Unité, après de multiples lieux de résidence, est accueilli en 2000 par la Ville d'Audincourt dans les anciennes filatures Japy, spécialement rénovées et aménagées pour l'occasion.

Un festival arts de la rue : "RenaissanceS" à Bar-le-Duc (55)

Daniel Bersweiler, Adjoint au Maire chargé de la Culture, de "RenaissanceS" et de l'Animation Culturelle.

"RenaissanceS" est le festival incontournable des arts de la rue et de la piste en Lorraine. Il a lieu chaque année, depuis 1996, le premier week-end du mois de juillet à Bar-le-Duc. Il propose de nombreux spectacles de différentes esthétiques (théâtre de rue, cirque, musique...), des rencontres professionnelles, des ateliers...

Modérateur : Marc Léonard, Directeur de Musique et Danse en Lorraine.

13h00 Déjeuner

Intervention artistique de la Cie « Les Clandestines »

14h30 TABLES-RONDES

Quel projet culturel au service d'un territoire ?

Bernard Guillemin, Consultant.

Au cours de cette table ronde, à partir d'expériences vécues par des participants et au travers d'échanges, l'objectif sera de déterminer quelques éléments de méthode pour la réalisation d'un projet culturel : en quoi les arts de la rue constituent un support pertinent ? comment mettre en oeuvre une réflexion ? associer les acteurs locaux ? construire le projet et l'évaluer ?

Les arts de la rue : une organisation spécifique (programmation, technique, logistique, utilisation de l'espace public...)

Jenny Bernardi, Directrice du Collectif "Métalu à Chahuter" à Loos (59).

Catherine Laurent, bénévole festival "Contrebande" à Revin (08).

Christian Schnell, Directeur de Moselle Arts Vivants.

Modérateur : Pierre Prévost.

17h00 : Synthèse et clôture de la journée

**18h00 : Inauguration de « Rue Libre » et de l'exposition
« Arts de la rue » à la Mairie de Pont-à-Mousson**